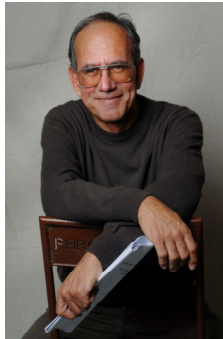


PANORAMA
DES
ACTEURS CULTURELS

DU PNR DE LA NARBONNAISE
EN MEDITERRANEE
2009

Portraits écrits par Jean-Pierre Piniès, ethnologue



« ARCHIVES DU SENSIBLE »
animé par Marion Thiba, chargée de mission culturelle
04 68 42 70 45



MODE D'EMPLOI....

Lors du premier Forum du PNR, en 2004, les acteurs culturels du territoire ont exprimé leur souhait d'être mieux connus du PNR, mieux reconnus à l'extérieur et de mieux se connaître entre eux. Pour répondre à ce besoin, le PNR entreprend à partir de 2007, un « Panorama » des acteurs du territoire. Le Parc souhaite valoriser les acteurs culturels et associatifs. Il s'agit de réaliser des « portraits sensibles » des acteurs les plus dynamiques, accompagnés d'une photographie, à mettre en ligne sur le site Internet du PNR. **C'est une démarche patrimoniale** : mettre en valeur le « patrimoine local humain » (acteurs culturels). Il s'agit également de créer un réseau. Ce projet est conçu dans la durée, sur une dizaine d'années. Il s'inscrit dans le programme du Parc « Les archives du sensible ».

Le « Panorama » est conçu en plusieurs « cercles » :

- Les trois premières années, ce sont les « Portraits sensibles ». C'est un acte de visibilité pour le PNR, un « Panorama » (non exhaustif) des acteurs selon les critères du PNR : Acteurs avec lesquels le PNR a déjà travaillé : valorisation du matériau déjà engrangé ; Acteurs qui vivent sur le territoire ou à proximité : critère géographique ; Acteurs reconnus par leurs pairs : critère qualitatif ; Critère pour les acteurs culturels : le patrimonial ; Critère pour les animateurs du Parc : l'offre culturelle proposée ; Veiller à l'équilibre entre les différents domaines d'action (cf. Tableau).
- Il est envisagé dans un deuxième temps d'aborder les 'personnages' locaux qui ne correspondent pas forcément aux critères adoptés à l'origine ;
- Renvoyer à des lieux ressources, à des sites déjà existants ;
- A concevoir dans un troisième temps pour refléter la dynamique territoriale, une sorte de Forum ouvert à tous, avec une Fiche Type que chacun pourrait remplir (peinture sur soie, potiers, peintres amateurs, patchwork, écrivains à compte d'auteurs, etc.).

Catégories définies :

- 1/ Spectacle vivant : Théâtre et Danse
- 2/ Arts visuels: peinture, sculpture, dessin, photographie
- 3/ Écriture
- 4/ Chercheurs, Érudits : historiens, archéologues, ethnographe, naturalistes, etc.
- 5/ Associations du patrimoine
- 6/ Musique
- 7/ "Ouvriers" du patrimoine (artisans)
- 8/ Lieux : librairie, cinéclub, galerie, etc.
- 9/ Autres : audiovisuel, grandes figures du passé, etc.

Membres du Comité de Pilotage :

Drac Christian Jacquelin	Pays de la Narbonnaise	Littérature Emmanuel
Région Marie Bonnabel	André Maratuech, Mickael	Darley, Jean Costadau
Département Kathy	Chabanol	Arts Plastiques Layla
Martinez, Isabelle Groy	Pays Minervois Corbières	Moget
PNR Thierry Laniesse,	Marie Creunier	Culture Occitane Cirdoc
Marion Thiba, Marie		Patrimoine Marc Pala
Deweirder	Experts :	Histoire locale Jean-Pierre
Co-présidents (élus) de la	Théâtre Dominique	Piniès.
Commission Culture du	Massadau	
PNR Marie Bat, Nicole	Danse et Musique Frank	
Cathala	Simoneau, ADDMD 11	

ACTEURS CHOISIS EN 2009

Catégorie

BOURZEIX Michel	Chercheur Oenologue	Narbonne	4
BRETON Richard	Musicien	Narbonne	6
CAVALIE Laurent	Musique	Peyriac Minervois	6
Etang d'art	Lieu d'expo	Bages	8
FAGEDET Claude	Photographe	Narbonne	2
FABRE Daniel	Chercheur Ethnologue	Carcassonne	4
MASSADAU Dominique	Théâtre	Narbonne	1
De MONFREID Henry	Ecrivain, Figure du passé	Leucate	3/9
MONTAUT Anne	Photographe	Bages	2
ROUCH Alan	Association Oc	Carcassonne	5
SALGAS Simone	Ecrivain	Narbonne	3

Michel Bourzeix.

Le Jardin des Hespérides.

S'il est nécessaire de trouver un fil au destin, celui de Michel Bourzeix a beaucoup à voir avec le vin. Venu du plus froid de la Corrèze, cette « Sibérie limousine », ce fils de négociant, études faites dans le sanctuaire de Bordeaux est repéré et embauché par le grand œnologue Michel Flanzy, directeur de la Station de Recherches Œnologiques, à Narbonne, et chef de département à l'Inra dont il deviendra l'un des plus proches disciples. Très vite le jeune chercheur sait faire preuve de talents, il s'oriente d'abord vers l'étude des polyphénols, vaste famille de molécules végétales dont il devient un spécialiste internationalement reconnu, conférencier invité à ce titre dans divers pays du monde, assurant ainsi la bonne continuité de la renommée de la station de Pech Rouge à Gruissan. Les nombreuses communications et études comme la gestion des équipes de chercheurs, ne l'empêchent pas, au contraire, de se pencher vers les problèmes plus quotidiens de consommation du vin : soulignant les vertus du produit il dénonce les excès et les dangers de l'alcoolisation vinaire qui est devenue la règle et il défend les cépages autochtones, générant des vins moins alcoolisés et plus sains, faisant par ailleurs la preuve de tous les bienfaits que l'on peut attendre de jus de raisin bien élaborés.

Passionné par la vigne il est aussi séduit par les multiples traces que le génie de la romanité a laissées dans la Narbonnaise et, attentif à toutes les marques qu'il a pu imprimer au paysage, il met à jour, en liaison avec des archéologues, des tronçons de voies annexes et surtout des pans entiers de la Via Aquitana, qui reliait Narbo Martius (Narbonne) à Burdigala (Bordeaux), parcours qu'empruntent désormais les pèlerins se dirigeant vers Saint Jacques de Compostelle. Cette attention à l'Histoire et au savoir des hommes, à leurs constructions, lui permet aussi de dénoncer une des plus grandes aberrations architecturales contemporaines qui consiste, en orientant systématiquement leur façade vers le sud, sans prévoir de protection végétale, à exposer les maisons à la violence du vent de Cers qui balaie le territoire.

Son domaine de Saint Félix, dans sa profusion d'espèces, caduque ou pérennes pour suivre le mouvement des saisons, où le vent vient se briser contre des murs aveugles, est un modèle d'adaptation réussie au milieu, illuminé par les taches de couleur de sa dernière découverte : les bigaradiers. Très certainement véritables « pommes » du Jardin des Hespérides, les bigarades, importées en Europe par les Croisés revenant de Palestine, ont précédé les oranges dans le temps et ont connu en Languedoc un grand succès jusqu'au XIXème siècle. Fruit amer, recherché pour ses confitures et ses parfums, au gré de ses huit variétés, le bigaradier retrouvé, robuste et réclamant seulement l'abri du vent, fait depuis huit ans, annuellement, le charme du marché de La Caunette et son plus fervent défenseur espère qu'il retrouvera toute sa place à Narbonne, « la ville des agrumes antiques ».

Contact
St Felix
11100 Narbonne
04 68 41 75 22

Richard Breton.

Fugaces imaginaires.

Obéir à l'impérieux désir du bien faire, laisser au temps les séquences obscures de la méditation, choisir dans une témérité hédoniste les promesses des sentiers qui bifurquent...autant de mots d'ordre que Richard Breton a fait siens pour donner sel à ses saisons.

Très vite, à peine sorti de l'enfance, il y eut la musique, les lumières de la guitare dans ses répétitions empruntées au jazz, puis la composition avant les tournées. L'aventure fut longue, et elle continue, avec la bonne fortune de groupes divers, « Vivant Quartet », « Pulsion », « Art Trio ».... Mais l'ambition du projet personnel dépasse largement la convivialité et la richesse du jazz pour s'ouvrir, au gré des rencontres et des commandes, à d'autres formes musicales aussi complexes, intégrant les instruments de chambre, ou des compositions symphoniques comme « *Botella a la mar* », pièce pour instruments catalans, créée par l'orchestre de Perpignan-Catalogne en 1986. Dans d'autres, fusionnant ou se répondant, les textes font un singulier écho à la tessiture sonore et vocale. Ainsi naissent, par exemple, en 1995, la cantate pour chanteuse soprano, piano et récitant, « Le chant de l'aurore », sur des textes de Paul Valéry avec Marie Christine Barrault et Michael Lonsdale ou le « Voyage en Dalilée », concert surréaliste pour chanteuse soprano, récitant, comédienne et orchestre de chambre donné à Narbonne en 1999.

Cette dernière œuvre est d'ailleurs particulièrement éclairante sur d'autres facettes de cet artiste, compositeur, musicien, collecteur (il fut *avec d'autres* à l'origine du Groupe d'Action et d'Animation musicales qui, de 1977 à 1994 fut un lieu incontournable, par ses richesses, de l'archivage sonore, de la musique aux ethnotextes), enseignant et fondateur d'une école de musique...En effet, inspirée par les tableaux de Salvador Dali, elle reflète

une autre passion de Richard Breton, son long compagnonnage avec les arts plastiques. Peinture sur carton, sur papier, sur bois avant d'affronter la toile, jeu avec les matières offertes, de l'huile à l'acrylique, la même recherche de l'émotion, de la découverte et du don commande l'exploration par le plasticien de ces nouvelles voies. Passant du dessin assez figuratif, du portrait à des approches beaucoup plus oniriques, tout au long de ses péripéties son œuvre interroge le sens aussi bien que l'espace où elle se déploie, avant de privilégier, au présent, la nature des traces et les représentations existentielles de la mémoire. D'exposition en exposition, en harmonie fertile avec certains lieux, comme la chapelle des Pénitents Bleus à Narbonne, elle construit ainsi, par ses pans, un précieux territoire méditatif et affectif.

Narbonne, ville de l'enfance et des émois de l'adolescence que le commerce du monde n'a jamais fait oublier à l'artiste et à laquelle il fait un clin d'œil complice dans « Trompes d'Eustache », hommage au cinéaste disparu dont les images émouvantes pourraient servir de contrepoint à la quête infinie de Richard Breton.

Contact
ribreton@wanadoo.fr
04 68 65 27 34

Laurent Cavalié.

Chanter la mémoire au présent.

Rejetée parce qu'imposée dans l'enfance par un père instrumentiste, oubliée puis retrouvée dans de nouvelles formes, contestataires et festives, utilisée pour le plaisir, dans un premier temps sans souci de création personnelle, la musique dans l'univers de Laurent Cavalié ponctue un parcours personnel fait de méandres, de détours et d'enthousiasmes avant la plénitude lumineuse et sereine des retrouvailles et de l'approfondissement. Au bout de l'adolescence, oubliés les cours de piano ou de guitare classique de l'enfance au profit de la liberté des rythmes free ou afro-cubains, des bœufs irrésistibles, oubliée la rigueur normative du solfège au profit des chansons de la musique vivante. Puis, pendant près de dix ans, en même temps que les premiers cachets, commence et se poursuit un long compagnonnage avec le théâtre sous des formes diverses, réponse à des demandes de création, séances d'apprentissage destinées aux comédiens, musiques jouées en tournée avec *le Théâtre de la Rampe*, *La Carriera* ou bien *Avant-Quart* qui fixe dans l'Aude cet immigrant du Tarn et de la Montagne Noire.

L'interruption du nomadisme c'est aussi une découverte lumineuse, le déchirement d'un voile : l'occitan dans lequel la grand mère interpellait ironiquement son petit fils, *Vai t'en te faire coire un iòu !*, n'était pas du français déformé mais une vraie langue et le véhicule d'une culture qu'il s'agissait de redécouvrir. Dès lors se met en place une longue recherche où s'entremêlent des plans différents et complémentaires. Après la lecture des recueils de Canteloube, c'est, d'abord, le repérage, à travers les revues, les livres, les almanachs...de toutes les traces, même les plus infimes, qu'ont laissées la musique et la chanson populaire languedocienne. Heureusement à ce travail ingrat font écho les recherches sur le terrain, les entretiens, et bientôt la collecte chaleureuse effectuée lors de veillées commandées par les échanges : le musicien et le chanteur interroge mais à son

tour, avec ses compagnons, il interprète. Car s'il compose et joue en solo, Laurent Cavalié a servi de mentor à un sextuor vocal féminin, *La Mal Coiffée*, et créé un groupe avec deux complices, *Du Bartàs*, fait d'un luthier et un d'autre chanteur. Dès lors de concerts en veillées, d'animations culturelles en bals populaires, seul ou avec ses compères, le musicien explore une voie originale. Plutôt que de s'enfermer dans l'éphémère de mélodies à succès, ou même dans des créations plus ambitieuses coupées du quotidien, il choisit de croiser les fils de la tradition et de la modernité, de montrer comment les constructions sonores et vocales les plus anciennes d'une civilisation peuvent donner une nouvelle force au présent, comment ce dernier, en usant des rythmes et des instruments les plus modernes peut vivifier la tradition. Chanter, jouer, deviennent dès lors un travail de mémoire et de création, un échange permanent où le présent, en reconnaissant sa dette au passé, ouvre au futur les chemins les plus fastueux.

Contact

laurentcavalie@free.fr

L'étangd'art.

Dans la transparence des cimaises.

A mi-pente du petit village de Bages perché sur son promontoire, assourdi par la nostalgie des étangs tout proches, embaumé par la mémoire de parfums de vins anciens, le lieu, passé une grande voûte de pierre, offre ses richesses. Là, depuis près de vingt ans, une équipe autour de Sophie Cassard, où artistes, bénévoles et employés se mêlent dans le même enthousiasme, assure la pérennité d'une aventure singulière au service de l'art et de sa découverte. Loin de la froideur intimidante des galeries traditionnelles ou des musées L'Etangd'art entend privilégier la curiosité et l'émotion à travers l'exposition de peintures, de sculptures ou d'installations à la mesure de ses volumes.

Ses règles et ses buts initiaux n'ont pas changé, soit permettre à des jeunes artistes, fussent-ils peu connus, de franchir les obstacles traditionnels et de montrer leur œuvre au plus large public possible. Très vite les commissions (faites de permanents, de membres de soutien de l'association et de créateurs) chargées deux fois l'an du choix des exposants se sont trouvées confrontées à la plus vaste demande, tant la réputation de sérieux et de convivialité de ce lieu a été rapide et durable, en faisant un espace régional incontournable, servi en outre par la beauté du site qui l'accueille. Là, le plaisir des yeux, renouvelé au fil des sept accrochages annuels, le dispute aux discussions et aux échanges avec les hôtes, les peintres ou les plasticiens dans la sérénité des jours et les variations de la lumière reflétant la simplicité chaleureuse des murs et des sols de l'ancienne cave vigneronne. A ses fonctions classiques d'exposition la galerie a joint un démarche plus originale, celle d'une artothèque qui permet aux adhérents de l'association, en s'acquittant d'une somme modique, d'emporter avec soi, pour deux mois, une des œuvres que les artistes ont choisies de laisser à disposition de L'Etangd'art.

Sans doute la singularité des tableaux et des sculptures exposés est-elles pour beaucoup dans un succès que d'autres raisons permettent de mieux éclairer. Très tôt,

après la guerre, avant même pour les pionniers, le petit village de pêcheurs a accueilli les peintres séduits par la lumière et la magie du monde lagunaire. Aussi est-ce avec bienveillance que les habitants, accoutumés, ont vu cette entreprise qu'ils ont faite leur, puisque la galerie, soutenue par la mairie, a mis en place des activités à l'école, toutes classes confondues, assurant ainsi une initiation à l'art, exposant chaque année les œuvres des enfants. Très vite aussi les cours se sont ouverts à toutes les classes d'âge jouant sur une émulation enrichissante.

Il ne restait plus à ce lieu que d'essaimer sa prodigalité vers d'autres écoles, d'ouvrir ses ateliers au territoire, de mettre en place des « marchés de l'art », de rejoindre la sensibilisation à l'environnement avec des incursions dans le domaine du land art, pour accomplir pleinement sa mission d'ouverture généreuse à la découverte conviviale des arts plastiques.

Contact

letangdart@wanadoo.fr

04 68 42 81 11

Claude Fagedet.

L'enchanteur au bois dormant.

Jeunes filles en crinolines mélancoliques, pioupious farauds, Promenade des Barques baignée de soleil, remparts de Narbonne avant leur démolition...autant de photographies anciennes de la fabuleuse collection de Claude Fagedet, fruits d'une longue patience et d'une immense curiosité, forgées au feu d'une lignée de photographes. Le premier, le grand-père, simple amateur, transmet sa passion à son fils, installé dans les années 1930 à Narbonne, qui à son tour, allait convaincre le sien. Après des études en espagnol bien avancées à la Faculté de Toulouse, trop lointaine, et des perspectives de carrière dans l'enseignement bien ténues, Claude se range au côté de ses parents dans le magasin studio. Débute alors une carrière bien remplie dans sa diversité qui le fait passer des poses pour les naissances ou les mariages à tous les travaux de développement et de tirage sans souci des heures passées à la tâche.

Parallèlement il devient le « grand reporter » de Narbonne, couvrant toutes les manifestations de la ville, les fêtes, les réunions des cercles, les concours de pétanques, les inaugurations, les discours politiques, les faits-divers...mais il tient aussi le rôle de chroniqueur sportif, local d'abord, avant de couvrir, véritable feu follet, les stades de Narbonne, Béziers, Carcassonne et Lézignan, où se déroulent les matches de rugby à XIII. Au cours des jours, il devient un des meilleurs connaisseurs des arcanes de sa ville et de ses secrets, aussi bien les petits que les grands, des coutumes et des usages, du quotidien au fil des saisons. Il serait vain pour autant, de ramener au rang d'un modeste chroniqueur de clocher cet acteur, véritable Rouletabille, se transformant si nécessaire en témoin des grandes mutations ou d'événements excédant largement le local : accompagnant les grands moments de la Mission Racine qui procède à l'aménagement du littoral, il suit avec attention les travaux pharaoniques qui vont fixer le nouveau visage de la Narbonnaise, sans

négliger les *scoops*, comme ces prises de vue réalisées lors de la visite du général de Gaulle à Malvézy.

Indéfectiblement pourtant le photographe reste attaché à la mémoire de sa ville, celle de son enfance et de sa jeunesse dont il raconte l'histoire au quotidien dans les centaines de pages de ses mémoires inédits, *Né dans un bain de révélateur*, ou *Magné*, écrit en hommage à sa grand mère. Très tôt donc, pour compléter les archives familiales il se met à l'affût de tous les documents anciens, cartes postales, photos, daguerréotypes, nourrissant ainsi des collections qu'il ouvre largement aux chercheurs, peu soucieux de gloire personnelle malgré le succès de ses publications sur Gruissan au temps des chalets ou celle consacrée au vieux Narbonne. Reste un autre jardin secret de cet amoureux de sa petite patrie : ses grands reportages sur la vie quotidienne de l'Espagne et des peuples du monde qu'il a effectués au cours de ses nombreux voyages, écho d'une universalité dont il se fait le chantre.

Contact

claude.fagedet@orange.fr

Daniel Fabre.

Territoires, à l'orée du présent.

Baignée par les jeux de lumière des saisons, insaisissable dans sa diversité de monde populaire disparu, la rue des Bons Enfants, à Narbonne, demeure l'horizon indépassable, dans ce quartier où les places portent des noms de fée, où les garçons abritaient leurs jeux sous les chapiteaux du Premier Empire romain. Années heureuses et fertiles de l'enfance, avec pour contrepoint les étés de la Montagne Noire, dont la mémoire ne conserve que les pépites les plus précieuses.

Puis le lycée, à Carcassonne, les humanités, avec, en fin, la double découverte de celui qui deviendrait un maître, René Nelli, et d'un livre de Robert Mandrou, *De la culture populaire en France au XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècle*. L'ouvrage donnait aux gestes et à la saga du quotidien ses lettres de noblesse, tandis que René Nelli ouvrait à l'émerveillement du monde en enseignant les vertus d'une pensée non affranchie et d'une curiosité qui allait des troubadours et des cathares au surréalisme en passant par l'ethnographie. Passé le cap des études universitaires, s'ouvre le champ, choisi, de l'anthropologie et de ses richesses. Avec, en premier, l'enquête sur la tradition orale dans les Pyrénées audoises, source d'une collecte exceptionnelle de plusieurs centaines de contes, qui prélude à une vaste synthèse identitaire sur la société rurale de *La vie quotidienne des paysans du Languedoc au XIX^{ème} siècle*. Viennent ensuite, nourries les unes par les autres, plusieurs thématiques dont un ensemble sur l'émergence de la jeunesse avec ses corollaires, le carnaval ou les rituels en liaison avec les morts. Chemin faisant s'offrent de nombreuses autobiographies qui conduisent à explorer un autre champ aussi fécond, celui de l'écriture, que Daniel Fabre parcourra sous toutes ses formes, partant de ses manifestations les plus humbles pour arriver à une véritable anthropologie de l'écriture de soi et du travail l'écrivain. Plus récemment se sont ouverts d'autres chantiers dont l'analyse de formes de

l'art étrangères aux canons de l'esthétique dominante, incluant l'art primitif ou populaire, comme celui des fous ou des enfants...

Mais pour ce chercheur à la stature internationale, directeur à la prestigieuse Ehes à Paris, enseignant à l'Université de Rome, la polysémie des intérêts va de pair avec l'échange avec les autres sciences humaines, de la linguistique à l'histoire mais aussi avec la biologie et surtout l'archéologie devenue un lieu à interroger dans son inscription sociale et son imaginaire. Mais à chaque reprise la distance nécessaire à l'étude sait faire sa place à l'implication personnelle et, comme dans l'exemple le plus spectaculaire, qu'est la fête mêler intimement le temps de l'analyse et celui de la participation ludique.

Loin enfin des images convenues, toute l'œuvre de l'ethnologue montre à l'envi que loin de s'enfermer dans une contemplation désuète de l'archaïque il joue, au contraire, attentif au bruissement du monde, le rôle de passeur, déchiffrant le présent en ce qu'il annonce l'incertain des énigmes de l'avenir.

Contact

garae.hesiode@wanadoo.fr

Dominique Massadau.

A l'infini... les trois coups.

Au plus loin déjà l'amour du théâtre transmis par le père, compagnon de route de Gabriel Monnet, directeur de la Maison de la Culture à Bourges, l'émotion des spectacles amateurs qui ponctuent l'académisme des études de droit, le jardin secret qui lance son défi à la monotonie des jours. Cursus universitaire rempli, 1982, avec l'intégration à l'Office National de Diffusion Artistique, marque le début d'un fructueux apprentissage de la gestion des spectacles qui conduit Dominique Massadau, en 1988, à restructurer « Place au Théâtre » en Région Aquitaine. Cela tout en commençant, dès l'année suivante, une mission pour la ville de Narbonne.

Comment donner vie aux spectacles dans une petite ville sans théâtre à l'italienne et sans véritable tradition, à l'envers de ses voisines, Béziers ou Carcassonne ? Pari lancé, pari relevé et tenu, grâce à l'enthousiasme des élus locaux et de la population, de spectacles au début nomades, abrités par le Palais du Travail, le château de Montplaisir, la Cathédrale... avant l'attribution, en 1993, du label prestigieux de Scène Nationale. Puis le renversement de l'attraction, dès 1994, qui voit les Narbonnais s'éprendre de *leur* théâtre qui devient un lieu d'attraction irrésistible, un *must* pour une large zone géographique. Au point que dès l'ouverture des abonnements, au début du mois de juin, certains s'installaient une nuit, voire deux nuits avant, devant les bureaux pour obtenir une place mythique, tant la rumeur veut que dès le lendemain de l'ouverture toutes les places de la saison soient retenues. Si avec le temps, la *furia*, s'est un peu apaisée, le rituel n'en garde pas moins de sa force, contribuant, en fin de compte, à forger l'identité d'une communauté que l'on retrouve, aussi nombreuse et passionnée, à chaque présentation de la saison théâtrale à venir.

Qui chercherait la clé d'un tel succès devrait se tourner vers le mélange de curiosité, de variété dans les spectacles et d'intelligence du théâtre qui caractérise la Scène

Nationale de Narbonne : en quinze ans, tout ce qui se fait en France de plus fertile dans le domaine du théâtre, mais aussi de la danse, de la musique et des arts du spectacle en général, a croisé les chemins de Narbonne et de l'équipe de Dominique Massadau. Sans oublier le rayonnement du lieu et son ouverture vers le territoire dans lequel il s'inscrit : contrat urbain de cohésion sociale, atelier-théâtre avec l'hôpital, actions multiples en direction des écoles, ateliers artistiques ouverture au cinéma d'art et d'essai...la Scène innerve toute la ville et la Communauté d'Agglomération, devenue espace incontournable du paysage culturel régional.

Emerveillé par une aventure qui échappe par sa richesse aux atteintes du temps, son directeur peut ainsi, au long des saisons, rêver à ses souvenirs d'enfance narbonnaise, au chatolement des récits de la mémoire familiale, quand le lourd portail de la maison de ses grands parents, quai de Lorraine, s'ouvrait sur les portes fastueuses de l'été.

Contact

d.massadau@letheatre-narbonne.fr

04 68 90 90 00

Henry de Monfreid.

Quoi ? - L'Eternité.

C'est la mer allée

Avec le soleil.

Au plus loin, au cœur de l'enfance, surgissent déjà, impérieux, les mouvements de la mer et ses horizons sans limite, le sable et le vent de La Franqui, les premières impressions, durables : le corps du mousse noyé et rejeté au rivage, la pêche miraculeuse de poissons tués par le froid, le cabotage, au long de la côte catalane, d'un père rêvant d'infini. La mer toujours présente, du grand bassin originel aux rivages exotiques de la Corne de l'Afrique, la mer c'est le royaume parcouru au fil des saisons d'une longue vie, souvent oblique dans ses apparences, mais toujours placée sous le signe de l'aventure. Le jeune Monfreid ne manqua que de peu son entrée à Centrale et sans doute est-ce cette vocation inaboutie qui en fit ce capitaine d'industrie au destin capricieux : gérant des livraisons du fameux *Planteur de Caiffa*, inspecteur de fonderie, contrôleur de qualité chez Maggi du beurre et du lait, propriétaire à son compte d'une grande laiterie, soumissionnant plus tard, en Afrique, pour la construction d'une voie ferrée, directeur d'une minoterie...rien ne découragea jamais l'entrepreneur, marqué par les ambitions de sa jeunesse.

Mais l'image qui reste de lui c'est cette figure aux frontières du mythe, nourrie par son œuvre abondante, de l'aventurier au long cours, toujours avide de nouvelles expéditions, peu soucieux des lois, enivré autant par le danger et les découvertes que par les incertitudes des lendemains. Modeste commerçant de cuir, de peaux et de café en Abyssinie à ses débuts africains, il se fit ensuite, chasseur, cueilleur de perles et trafiquant de tout ce qui pouvait être vendu à condition d'audace et de témérité : les armes, la drogue, les pierres précieuses, peut-être les esclaves. Maraudant dans les jardins du petit

village du Berry où il finit sa vie, déroband çà et là des fruits, sans doute se souvenait-il avec délice des coups de main de naguère.

Cette liberté eut pourtant un prix, et ceux-là même qui profitèrent des renseignements précieux de cet espion occasionnel, mais aussi bon connaisseur des confins exotiques, lui firent connaître, à plusieurs reprises, les rigueurs de l'emprisonnement. Mais comment venir à bout de cet homme hors normes, exécrant la morgue des Européens exilés, vivant au plus près des populations indigènes, s'habillant comme elles, partageant leur langue et leurs coutumes avant de prendre, converti à l'Islam, le nom d'Abd el-Haï ? Comment s'étonner, dès lors, du chacal, des mangoustes ou du caméléon dont aimait encore à s'entourer, dans la paix provinciale de l'automne de ses jours, ce vagabond aux pieds nus et aux accoutrements insolites qui surprenait tant les populations locales ?

Revivant à jamais, les dernières années, dans les fumées de l'opium, à travers la multitude de ses ouvrages entre fiction et autobiographie, les péripéties d'un fastueux destin, Henry de Monfreid, guette maintenant, depuis la falaise blanche de Leucate où il repose, le va-et-vient, toujours renouvelé, des flottilles pirates de la mémoire.

Anne Montaut.

Passages des apparences.

Rien ne peut faire mieux réponse et apaisement aux inquiétudes de Baudelaire, qui voyait dans cette invention la ruine et la perte de l'art, que les photographies d'Anne Montaut. Tant, en effet, les traverses qu'elle emprunte s'éloignent des aspects les plus convenus de la photo et de l'attrait banal de ses séductions faciles.

Déjà le parcours dévoile la singularité, la recherche de l'inédit, du non-enseigné, depuis les « interventions » aux Beaux-Arts, l'originalité de la plasticienne aux Arts Décoratifs de Paris ou l'apprentissage de la photo dans un club de quartier avant le perfectionnement de l'École. Le tout commandé par une exigence extrême envers soi-même et, sans doute corollaires fondateurs, l'affirmation affichée de l'indépendance, l'ignorance des modes et des écoles comme des mondanités, le goût de la solitude, enfin, au long des chemins où la création nourrit ses hantises. La discrétion et le retrait ne sont pas pour autant synonyme d'indifférence pour celle qui, élue municipale, se consacra avec ténacité à sa mission, mais elles impliquent une pudeur qui fait que, à quelques exceptions près, dont une mémorable suite de portraits sur les habitants de Bages, l'artiste est davantage sollicitée par des thèmes plus complexes, personnels, qui reconstruisent au final l'image du monde.

Pour Anne Montaut, la photographie est tout sauf un vecteur ayant en charge la reproduction du réel. Bien au contraire elle n'oublie jamais sa fonction perpétuelle de simulacre ou, dans d'autres cas, son rôle d'instrument destiné à franchir les apparences, à saisir l'être-même des choses, dans toutes les constructions que peut lui assigner l'imaginaire. Si le foisonnement de l'œuvre interdit de trop lui assigner de limites, il reste possible d'en dessiner quelques territoires autour de plusieurs thèmes, le vide, la trace, l'affranchissement des formes immédiates et le jeu permanent de la mémoire. Que ce soit en extérieur, dans l'essor de plages nues où le corps semble prêt à s'envoler, dans les infrastructures d'un théâtre en cours d'édification, dans le clair-obscur de ruines gagnées

au végétal, que ce soit dans les mises en scènes minutieuses, les découpages et les montages de silhouettes, dans des cabanes de lumière au profond de l'atelier, qui font croire au triomphe de la véracité de la fiction... les enjeux sont identiques. A travers les plaques d'émail des cimetières où sourient de jeunes soldats morts, les rouleaux litaniques de visages ou de noms, les photogrammes d'objets aujourd'hui sans effet, les masques de plâtre autobiographiques, les prises de vue dans les carrières du littoral brûlées de soleil, revient l'obsession du temps, la contemplation des éphémères vérités pourchassées au long des saisons dans une quête qui tient de l'ascèse, d'où ne naîtront, au demeurant, que quelques photos rares et énigmatiques.

Pendant que, près de la maison, des fleurs éclatantes semblent conjurer les contours indistincts de l'athanor de la chambre noire.

Contact

anne.montaut@voila.fr

Alan Roch

Le héraut de la langue.

« Je viens d'un monde ancien ». Un monde paysan où tout comptait, où l'enfant vit son grand-père, naguère, s'attacher, sur les pentes les plus abruptes pour ne pas laisser perdre l'herbe d'un pré. Plus près, derrière la Cité, ce sont les souvenirs de la modeste « campagne », la répétition et la variété des tâches agricoles dans des « écarts » que le confort de l'eau courante ou l'électricité ne rattrapèrent que fort tard. Avec des peines mais aussi des joies, dont celle, capitale, du dimanche avec la longue marche qui menait au stade, « la Pépinière », où les équipes de rugby à XIII affrontaient l'AS Carcassonne. Là, hurlant leur enthousiasme ou huant leur mépris, les spectateurs, tous des habitués, faisaient et refaisaient la saga des joueurs, ces héros légendaires : Pipette et ses coups de pied, le punch de la « famille Taillefer », les passes croisées de Roldos...

Là, comme à la maison, régnait la langue naturelle, celle qui disait le quotidien du monde, celle qui avait un mot pour toute chose, l'Occitan. Mais de ce royaume les enfants étaient exclus, réduits au rang d'auditeurs car leur était promis un autre destin, aux allures de mirage, où ils se feraient les maîtres de la langue des puissants et des gens de la ville, le français. Aussi répugnait-on, sauf exception, à les employer aux travaux agricoles et manuels, pour qu'ils s'adonnent aux promesses de la lecture et de l'étude. Il fallut donc à Alan Roch attendre l'adolescence et les premières chansons de Claude Marti, pour que, dans un véritable bouleversement, le « patois » des siens devienne « l'occitan » dont le nom commençait à s'afficher dans les lycées comme au long des routes en inscriptions tracées d'une main parfois maladroite, mais toujours convaincue : *Occitan, as dreit a la paraula, parla !* (Occitan, tu as droit à la parole, parle !).

Le ton était donné, un rideau se déchirait pour le jeune homme qui partait à la conquête de l'identité confisquée avec les faibles moyens du bord, les contraintes imposées à un instituteur débutant qui ne pouvait consacrer que des poussières de son

temps à l'enseignement de l'oc, mais aussi avec une passion jamais démentie. Dresser la trajectoire de ce parcours singulier reviendrait à dessiner celle du mouvement occitan, aussi bien dans son engagement politique que dans la diversité de ses actions : *Viure a l'escòla*, le Cercle Occitan de Carcassona, *Lutte Occitane*, l'Institut d'Estudis occitans... Depuis quarante ans, l'homme de terrain a hanté tous les fronts, blessé parfois par ceux qui se gaussaient, mais jamais découragé, porté par le sentiment d'une cause juste. Avec le temps, le militant passionné de la jeunesse, tout en gardant intacte la force de ses convictions, s'est métamorphosé en pèlerin affable et débonnaire aux allures de Lanza del Vasto. Écrivain passant des *sirventés* enflammés à l'écriture poétique, de la parole du conteur aux chroniques d'humeur... il s'est fait le héraut de la richesse d'une langue et d'une culture qui continuent à féconder le meilleur de notre présent.

Contact

alan.roch@wanadoo.fr

04 68 25 19 78

Simone Salgas.

Dans les palais de l'écriture.

Le Sud, toujours renouvelé dans l'âpreté métaphysique que le soleil donne, traversant les jours, aux pierres et aux silhouettes, tel se dessine, toile de fond incontournable de l'œuvre, l'univers de Simone Salgas. Paysages du sauvage que mordorent les fleurs les plus simples et les plus secrètes, cabanes de pierre où s'abrite l'azur des colombes, fraiement de la sauvagine épiée depuis le moulin battu par tous les vents, c'est en ce territoire que prennent leur source les cheminements de l'écriture, où naissent les personnages les plus emblématiques comme ce Grand Meaulnes des Corbières, construisant dans *Le Goupil*, la splendeur de désirs et de châteaux imaginaires.

L'écriture, une aventure ancienne commencée dès la jeunesse par des vers classiques et les émerveillements des premières lectures pour tromper l'ennui de l'Ecole Normale, poursuivie avec exaltation lors des études supérieures à Montpellier et en Sorbonne, puis continuée sans trêve ni répit. Vite, en effet, au fil de cahiers, de feuilles éparses, l'écriture devient hégémonique, perpétuelle, second souffle, impérieuse raison de vivre qui répond à l'attente incertaine et aux aléas des jours. Ainsi, dans les horizons solaires de Valencia puis de Sigean, du lycée français au collège, lors d'un séjour à la Casa Vélasquez à Madrid, au cours d'un long parcours, se déploie, à travers la diversité des genres, l'arabesque noire et lumineuse de la création. Habitée par l'écriture, Simone Salgas en habite aussi toutes les demeures et tous les genres, de la poésie au roman en passant par les nouvelles, le théâtre, les émissions radiophoniques, les arguments pour ballets ou plus récemment la chanson, embrassant avec un peu de nostalgie des domaines que l'attachement à son œuvre personnelle ne lui ont pas toujours permis de parcourir de manière aussi féconde. Car la règle première est celle de l'exigence et de la rigueur envers soi même qui la fait parfois se plier aux contraintes les plus oulipiennes comme cet *Agenda en libertés*, avec ses 52 textes, un par semaine, de 100 mots chacun,

sur la liberté. Pour autant cette richesse a un prix un peu janusien car l'indépendance voulue et proclamée, voue à une solitude fructueuse, mais ces nécessités trouvent leur contrepoint dans des manifestations plus publiques. Là encore aux mondanités convenues des foires aux livres ou des signatures académiques, Simone Salgas préfère les interventions, les lectures ou l'animation et les échanges d'ateliers d'écritures où s'unissent le proche et le lointain, dans des horizons qui vont de la Narbonnaise au Chili, en passant par les grandes villes du Sud ou la Tchéquie.

De saison en saison, elle explore ainsi les demeures émerveillées de l'imaginaire élisant le plus souvent pour ce faire sa maison de Narbonne. Là, entre rue et jardin, près d'une fenêtre, un chat, mélancoliquement ébouriffé, veille, énigmatique, dans ce véritable royaume de l'écriture qu'embaume, çà et là, l'encre bleue des rêves de l'enfance.

Contact

ssalgas@free.fr